

# MINES

24 février 2018

## LE FÉTICHISME DE LA CROISSANCE

Mines, charbon, énergie, construction, or. Derrière tout cela se trouve la même pulsion : convertir en argent rapidement. Produire de l'énergie rapidement. Construire des bâtiments, des routes, des aéroports rapidement. Derrière cette pulsion se trouve un sérieux fétichisme de la croissance – une idéologie qui considère la croissance économique comme nécessaire, naturelle et bonne. Remettre en question la croissance est stigmatisé comme naïveté ou trahison. Pourtant la croissance sert des intérêts particuliers – entreprises, entrepreneurs, État – tout en distribuant ses coûts à d'autres : travailleurs, communautés, écosystèmes.

"Derrière tout cela, il y a un sérieux fétichisme de la croissance."

Les problèmes environnementaux ne proviennent pas de l'absence de prix de marché – c'est là une vision réductrice et naïve. Le problème réside dans les conflits entre gagnants et perdants, dans les échecs d'action collective, dans les asymétries de pouvoir. L'économie écologique place non pas la tarification mais les relations de pouvoir et la politique au centre. L'extractivisme s'étend au-delà des mines : l'extraction massive de sable pour la construction, la consommation d'énergie géothermique, l'effondrement agricole, la pêche, la foresterie. En Turquie, l'énergie géothermique est le secteur énergétique à la croissance la plus rapide – étiquetée comme « énergie propre », mais les entreprises déversent la vapeur chauffée dans les rivières et dans l'air plutôt que de la réinjecter dans le sol.

Le discours sur le déficit énergétique est également une mystification. Les chiffres officiels montrent un surplus énergétique ; le déficit est une construction artificielle, légitimée par l'idéologie de la croissance. La rhétorique du « nous avons besoin d'énergie » masque la vraie question : de l'énergie pour qui ? De l'énergie pour quoi ? Ce ne sont pas les utilisateurs individuels qui consomment la plupart de l'électricité, mais les centrales à béton, les centres commerciaux, l'énergie de la construction. Mais le cadrage néolibéral déplace la responsabilité sur l'individu : « Si tu es contre les mines, n'utilise pas d'électricité. »

## VINGT-CINQ ANS DE RÉSISTANCE

Pour comprendre la place d'Artvin dans la résistance minière turque, il faut regarder la lutte qui se poursuit depuis 1993. Environ 300 licences minières sont actives dans la province. Cerattepe – la montagne adjacente au centre-ville – est le site le plus contesté. Si Artvin était Istanbul, Cerattepe serait Taksim.

"Imaginez que nous sommes à Artvin. Et imaginez le site minier comme étant Taksim. C'est vraiment tout le problème."

Il y a trois raisons à la visibilité disproportionnée d'Artvin. Premièrement, un puissant réseau de diaspora : où que les gens d'Artvin aient migré – Istanbul, Ankara, İzmir, Antalya, Muğla – ils se mobilisent là pour les affaires de leur région natale. Ce réseau géographiquement dispersé crée une capacité d'amplification que les mouvements purement locaux ne peuvent pas atteindre. Deuxièmement, plus de vingt-cinq ans de résistance locale organisée : organisation maison par maison, rejet de trois compagnies minières, deux procès gagnés. Troisièmement, une stratégie multi-volets – analyse académique, lutte juridique, présence médiatique, intervention artistique et culturelle, action directe, solidarité internationale. Quand l'un de ces éléments est absent, toute la structure s'affaiblit.

Le processus qui a conduit le Groupe Anadolu à se retirer d'un investissement de trois millions de dollars à Gerze a été rendu possible par une synergie combinant la gauche intellectuelle, un chœur populaire, le travail juridique et les médias — décrit comme le plus grand succès de ce domaine en Turquie.

Mais l'activisme est aussi une histoire de transformation personnelle. Quelqu'un qui a perdu sa langue laze, qui retourne chaque été dans sa ville natale, qui n'était pas mineur de quatrième génération, apprend sous la pression des circonstances : Photoshop (pour les affiches de protestation), montage vidéo, kemençe (pour la documentation culturelle). « Les conditions m'y ont forcé. Je ne voulais pas. Ils m'ont transformé ainsi. » L'éditeur, le designer, le musicien d'Artvin Yerel — c'est la même personne — parce que la résistance exige d'être multidimensionnel.

Le « Plan Directeur » de la mer Noire orientale — présenté comme un itinéraire touristique mais en réalité une carte d'extraction énergétique, minière et hydroélectrique — est expliqué par les routes vertes : neuf mètres de large, prétendument construites pour les touristes mais en réalité parcourues par des camions d'excavation. Fatsa est le plus grand marché de noisettes de Turquie ; les champs environnants ont été dépouillés par l'exploitation minière, la qualité a diminué, les marchés italiens refusent le produit.

## LE NOM DU MEURTRIER

Les médias dissimulent systématiquement les noms des entreprises lors des accidents miniers. Souvent nous ne connaissons pas les noms de ceux qui sont morts — mais nous ne connaissons pas non plus les noms des meurtriers. La divulgation — nommer les entreprises, cartographier les structures de propriété, identifier les décideurs — est une pratique politique.

"Je pense qu'il pourrait être facile de ne retenir aucun nom de meurtrier dans votre mémoire. Regardez. Il n'y a rien !"

L'abîme entre les statistiques officielles et la réalité est énorme. On estime que soixante-dix pour cent des décès miniers ne sont pas enregistrés — réglés par une poignée de main, par de l'argent du sang. Des travailleurs chinois meurent, sont enterrés localement, ne sont pas enregistrés, disparaissent. On estime que sept à huit mineurs meurent par jour, mais ces décès sont invisibles parce qu'ils sont éparpillés.

Quand 301 personnes meurent en une fois, cela devient une actualité ; les décès un par un passent en silence. Deux villages ont été submergés pour un barrage — Sirya (Zeytinlik), avec sa culture traditionnelle de l'olivier, et Oruçlu. Les deux ont été relocalisés dans de nouveaux villages ; puis on a voulu que les routes minières passent par l'Oruçlu relocalisé. Les villageois : « Vous avez déjà pris notre terre ancestrale, submergé nos champs, nous avez déplacés — et maintenant aussi une route ? » Les montagnes et les vallées portent des histoires incarnées. L'exploitation minière efface les relations temporelles stratifiées que les gens entretiennent avec les lieux.

Les personnes âgées survivent mais les jeunes migrent — trente à quarante pour cent de perte de population — et le tissu social se déchire. À Bartın — à Tarlaağzı — un second Soma approche. L'exploitation du charbon et une centrale thermique ont été établies dans la région où vit une population d'agriculteurs et de pêcheurs. Les enfants et les époux travaillent dans les mines ; les parents s'opposent à la centrale thermique. La compagnie minière dit : « Nous allons l'extraire de toute façon. »

## LES BLESSURES DE LA TERRE

Un artiste visuel rend visibles, à travers des photographies satellites, les « blessures » que les mines à ciel ouvert laissent à la surface de la terre. Chaque image apparaît comme un point unique sur un satellite — mais à hauteur du sol c'est à l'échelle de la catastrophe.

"La manipulation des couleurs est délibérée — pour exposer les processus écologiques. Chaque mine est nommée, les données tirées de l'Atlas de Justice Environnementale. Le processus de production lui-même est un 'travail fou' — la matérialité reflète la folie de l'extraction minière."

Paysages morts : l'enlèvement de la couche arable laisse un terrain stérile. Bassins de déchets toxiques : réservoirs de déchets chimiques. L'effondrement du barrage de Bento Rodrigues au Brésil en 2015 a empoisonné le Rio Doce sur des milliers de kilomètres. Alors que les mines terrestres s'épuisent, l'extraction se déplace vers les fonds marins – des îles comme Palau vendent des droits d'exploitation minière des fonds marins.

Les océans sont désignés non seulement comme sites d'extraction mais aussi comme sites de stockage de carbone – les océans du futur comme décharge du carbone. L'art contemporain se concentre intensément sur le contenu politique mais s'engage très peu avec les problèmes environnementaux. Ce vide est la motivation du travail. La beautification esthétique de la catastrophe est délibérée – elle capte l'attention du spectateur, puis expose l'horreur en dessous.

L'inconfort entre « beau » et « toxique » est intentionnel. Un second corpus d'œuvres consiste en des panoramas assemblés à partir d'images médiatiques de catastrophes – guerres, bâtiments en flammes, glaciers fondants. Ces images cousues ensemble créent des mondes submergés, des paysages bombardés, des compositions apocalyptiques. Elles font référence aux futurs climatiques – Londres dans des conditions de glaciation, par exemple. La transition de la formation en économie à l'art n'est pas une rupture mais une forme différente de l'effort pour rendre visible ce qui a été rendu invisible.

Infographies, diagrammes, tableaux, photographies, vidéo – les outils changent mais tous passent par des processus de recherche et d'archivage approfondis.

## SOMA SIGNIFIE CORPS

Un artiste de la danse soutient que le corps est le domaine politique-écologique primaire. Un parcours qui a commencé par le ballet et a évolué vers la pratique somatique est l'histoire d'un passage de la perfection technique orientée vers des objectifs à la conscience corporelle. Le corps est abordé selon trois registres distincts : comme esprit, comme psychologie, comme sagesse kinesthésique.

"Le danseur aussi travaille dans un environnement sombre pour extraire le minerai qui est en lui. Le mineur aussi travaille sous terre. Pour atteindre un minerai qu'il ne connaît pas."

L'extraction minière et la danse sont structurellement identiques : les deux extraient de la valeur des corps, les deux consomment rapidement les corps, les deux figurent en haut des listes des « pires emplois ». Le mineur descend sous terre à la recherche de minerai ; le danseur travaille dans l'obscurité à la recherche de vérité. Les espaces où les deux se rencontrent sont appelés « salons ».

Le lien avec Soma est établi par une découverte accidentelle. Un artiste qui se rend à Çanakkale pour un atelier de théâtre rencontre un ingénieur des mines : « Peut-on faire de l'improvisation dans la mine ? » Le groupe descend dans la mine, trouve un grand vide, réalise deux heures d'improvisation intense. Puis l'ingénieur annonce qu'une veine d'argent de haute qualité vient d'être découverte exactement à cet endroit.

La catastrophe de Soma (2014) approfondit ce lien. La performance « Le Pire Emploi » – des casques de mineurs envoyés de Soma, encadrés autour du travail et de la commémoration – est une œuvre reprise à plusieurs reprises depuis 2016. Les spectateurs regardent de trois côtés et d'en haut – la performance fait simultanément ressentir la distance du regard depuis le haut et l'expérience d'être sous terre. Mais les bailleurs de fonds ne veulent pas que le nom de Soma apparaisse : « Retirez Soma. Ne laissez même pas le nom apparaître. » Les artistes sont contraints à l'autocensure – la commémoration est politiquement dangereuse parce que se souvenir c'est interroger le système.

Une compréhension du corps écologique qui s'ouvre du micro au macro plutôt que du macro au micro : les dynamiques du corps individuel reflètent des systèmes socio-écologiques plus larges. L'effort, la puissance, la violence dans le mouvement individuel – ce sont le miroir de la violence dans le monde plus large. La phénoménologie corporelle fonde la compréhension écologique : les corps consomment de l'énergie, expriment le

pouvoir, enregistrent la douleur. Sans passer de la conscience corporelle individuelle à une compréhension collective du corps, le travail environnemental à l'échelle macro échoue. Des projets de danse avec des corps divers – 150 participants, travail avec des personnes étiquetées comme handicapées, ateliers de danse et de conscience corporelle en prison – montrent que le corps n'est pas seulement un organisme individuel mais le foyer de l'oppression systémique, de la résistance et de la relation écologique. Fenêtres forcées ouvertes dans le bâtiment de danse à Mimar Sinan, lutter contre l'air intérieur toxique provenant d'une construction voisine ; un projet de contact avec le sol pieds nus – les étudiants ont besoin d'air libre, de contact avec le sol, pour fonctionner correctement.

## DES KILOMÈTRES DE GRIS

Un photographe documente les carrières à la périphérie d'Istanbul pendant six mois. Seize carrières actives près du village de Cebeci se trouvent à seulement 200–300 mètres du barrage d'Alibeyköy, source d'eau d'Istanbul. Des explosions à la dynamite tous les jours – nuages de poussière de 20–25 minutes, vitres brisées, murs fissurés.

"Travailler dans les nuances de gris est un choix conscient. Le vert n'apparaît que là où l'expansion des carrières n'a pas encore atteint. Une couleur excessive esthétiserait la destruction ; le monochrome documente les conditions réelles tout en soulignant la morne désolation."

Mais Soma est une autre échelle : « Vous voyagez des kilomètres et des kilomètres et des kilomètres. Pas de vert. » Du charbon brûlant en permanence – pas seulement de la poussière de charbon mais une combustion active. Un brouillard permanent de monoxyde et de dioxyde de carbone. 40 000 travailleurs quotidiennement ; le photographe travaille dix jours et passe quatre à cinq jours à l'infirmerie. Des pneus de camion de deux à deux mètres et demi de diamètre – l'échelle est vraiment terrifiante.

Un parcours qui commence par la documentation du Troisième Pont s'étend à la documentation du Troisième Aéroport, et de là à toute la transformation urbaine d'Istanbul. Les nouvelles zones « belles » d'Istanbul – la transformation de Bomonti, le quartier Hilton – s'élèvent simultanément à l'effondrement écologique des zones de carrières. La ville s'embellit sélectivement tout en démolissant sa capacité écologique. « Nous avons remarqué la chose. Que peut-on faire, que peut-on faire » – l'impuissance face à l'échelle conduit à de petites interventions : projets de contact avec le sol pieds nus, verdissement au pochoir.

## TOUT LE MONDE LE SAVAIT

À Soma, le système a « bien fonctionné ». Les systèmes d'alarme ont fonctionné. Tout le monde – travailleurs, ingénieurs – connaissait et avait accepté le risque. Pas de négligence individuelle mais une tragédie structurelle. Les travailleurs ont « sciemment » pris le risque – parce qu'il n'y avait pas d'autre option. L'agriculture avait été délibérément détruite, les populations rurales conduites à l'exploitation minière et à la construction comme seule option.

"C'est quelque chose que je vois et ressens – que l'hégémonie néolibérale nous a en quelque sorte tous infectés d'une certaine façon, a un peu rongé tous nos cerveaux."

301 morts ont changé la conscience nationale – Soma est devenu le mot-clé de la Turquie pour le sacrifice et la tragédie. Mais la mémoire collective s'efface rapidement. Au deuxième anniversaire, les événements de solidarité avaient diminué. Six autres catastrophes minières ont suivi, chacune recevant une attention minimale. Les décès à deux chiffres font l'actualité ; les décès à un chiffre sont silence. Cet oubli est structurel – il sert les intérêts miniers.

Si la commémoration n'est pas maintenue comme pratique politique, le système normalise l'oubli. Soma elle-même est toujours active. Les familles vivent avec le traumatisme, la dévastation économique, le deuil. La complexité du deuil – 301 familles, chacune ayant reçu une compensation différente – a créé des fractures au sein de la communauté. La mystification de la relation travail-nature est ici la plus nue : les centrales thermiques brûlent du charbon, chauffent les villes, ostensiblement pour le bien-être des citoyens – mais en réalité pour le profit des

entreprises. Les travailleurs sacrifient leur santé et leur vie.

La rhétorique du « ne pas avoir froid » masque la véritable distribution du pouvoir. Quand on dit « je ne veux pas de cela » sans alternatives, les chances de le maintenir à long terme sont faibles. La vraie résistance ne consiste pas seulement à s'opposer à des mines spécifiques mais à construire des alternatives. L'agriculture turque a été délibérément détruite — ces gens vivaient beaucoup plus heureusement dans l'agriculture il y a vingt ans, puis la vie a changé.

Ce processus qui a conduit les populations rurales à l'exploitation minière et à la construction comme seule option brise aussi la capacité de résistance : « Ma famille doit vivre » — les gens savent que les mines sont destructrices mais le désespoir économique est systématiquement exploité. Reconstruire la viabilité agricole, créer des options économiques — la résistance doit inclure cela aussi. Les choix individuels des consommateurs sont insuffisants ; la transformation structurelle est nécessaire. La loi sur l'olivier — la loi sur les arbres d'olivier — reste le seul obstacle existant à l'expansion minière en Turquie.

Les conflits miniers dans les montagnes Kaz nous rappellent à maintes reprises l'importance de cette loi. Cette session avance vers un résultat concret : aller à Soma en été avec une équipe mixte — académique, artistique, militante. Pas de conclusion prédéterminée. Engagement expérimental. Lenteur délibérée. Présence soutenue — pas d'intervention ponctuelle.

Parce que le deuil est complexe : 301 familles, chacune ayant reçu une compensation différente, des fractures créées. L'événement n'est pas clos. Aucune discipline ne saisit seule la complexité de l'exploitation minière. L'économie montre le mobile du profit ; l'écologie montre le coût environnemental ; les études du travail montrent les conditions des travailleurs ; l'histoire montre les trajectoires régionales ; l'art rend visible ce que l'analyse abstrait.

La résistance efficace exige un engagement multi-perspectif simultané. Marcher presque chaque carrière et site minier dans les montagnes Kaz, produire des rapports à Soma, effectuer du travail de terrain du Turkménistan à l'Équateur — les domaines académique, militant et artistique sont opérés simultanément. La session sur les mines modélise comment la collaboration intellectuelle-artistique-militante fonctionne en pratique : pas hiérarchique, pas cloisonnée, pas désincarnée, pas résignée.

Malgré la documentation d'une injustice massive, les participants sont engagés dans un engagement soutenu — elle se conclut par une planification de projet concrète. C'est travailler dans des temps sombres en faisant face à l'obscurité.